

Dominique Sels

## Réponse à Monsieur Gérard Lenne

critique de cinéma,  
ancien Président du Syndicat Français  
de la Critique de Cinéma

Monsieur,

Vous m'avez adressé un message amical après la parution dans Libération de mon soutien à Roman Polanski. Je vous en remercie. Vous pensez souvent à cet homme captif ; moi aussi : le sentir enfermé m'est physiquement pénible.

Je dois avouer que je ne connaissais pas plus que cela son travail ; mais ce cinéaste représente certainement beaucoup pour l'un de mes proches, qui s'appelle Casimir : c'est un homme dont la mère était polonaise et qui porte donc le prénom des rois de Pologne. Il aime les films de Polanski et a été affecté par son arrestation.

Lors d'une jeunesse où Casimir, qui n'est ni cinéophile ni artiste, a donc, enfant français comme tant d'autres,

été élevé par une mère pauvre, immigrée, catholique et pleine de bonté, c'était le seul artiste polonais dont il connût le nom. Il m'a quelquefois raconté que la Pologne a une histoire épouvantable non seulement au vingtième siècle mais depuis plusieurs siècles. Et que par conséquent être un artiste polonais comporte comme devoir de traiter de l'épouvante.

Il paraît que ce prénom vient du nom Cachemire. Les rois de Pologne qui vivent dans ce beau prénom m'ont probablement téléphoné dans mon sommeil, avec douceur, afin que j'écrive quelques mots pour soutenir Polanski, ce juif errant au destin magnifique, qui est sujet de leur pays, mais pour l'instant mon efficacité et celle de ses défenseurs n'est pas au rendez-vous. Il faut bien se rendre à l'évidence.

Par ailleurs mes propres arguments ne sont pas là et tiendraient tout aussi bien pour un homme basque ou irlandais.

Avant les vacances de la Toussaint, j'ai emprunté quatre films de Polanski à la bibliothèque municipale pour les emporter à la campagne, y compris *La jeune fille et la mort*, qu'il me fallait voir pour ne pas rester imbécile, puisque Libération, affectionnant les calembours, avait titré mon article [Le désir, la jeune fille et la mère](#). À la bibliothèque quand j'ai vu qu'il y avait quatre films de

Polanski non empruntés en ce moment, un sentiment de tristesse m'a envahie ; il y a tant de gens qui ont déchaîné leur haine sur internet et si peu à s'intéresser à son travail !

Je n'avais même pas vu *Rosemary's Baby*, on m'a avertie que c'était effrayant. Je n'ai pas été effrayée du tout, ce qui m'effraie, c'est que Roman Polanski soit enfermé.

Ce film m'a paru classique, avec le même type de contraintes que dans le théâtre classique, racinien, qui ne montre pas l'horreur mais la suggère ; l'ambiguïté y est manifestement mise en scène par un esprit raisonnable et équilibré. C'est comme dans *Le Tour d'Ecrou* de Henry James : on ne sait pas si les êtres aux alentours sont malfaisants en réalité, ou seulement dans la perception de la gouvernante (ou de Rosemary dans le film). Bref que ce soit Henry James, Polanski, ou Ira Levin, rien ne m'indique dans leurs œuvres qu'ils soient autre chose que des gars normaux, subtils et assez travailleurs pour parvenir avec un tel succès à peindre l'ambiguïté. Ce type d'œuvre ressemble à une fable dont la morale est : la vérité n'est pas un fruit nu, on la cueille avec son enveloppe ambiguë.

Les gens qui lynchent sont comme ivres, ils délirent. Dans le documentaire *Wanted and Desired*, il y a un adversaire de Polanski qui dit :

« Dans la plupart de ses films, il y a un drame qui se passe dans l'eau, c'est son obsession, donc là il est passé à l'acte, dans le jacuzzi de Nicholson. »

C'est stupide. Pour ce que j'ai vu à l'heure qu'il est, dans *Chinatown* ou dans *La jeune fille et la mort*, il y a en effet un « drame avec l'eau » ; et encore, dans la *Jeune fille et la mort*, le tortionnaire n'est-il pas jeté dans le ravin, il en est seulement question. Et dans les deux cas, « le drame avec l'eau », ingrédient des plus banals, est contenu dans le scénario ou dans le livre qu'on a proposé à Polanski - et dont il n'est pas l'auteur.

On s'aperçoit dans le bonus de *Rosemary's Baby* que c'est l'industrie cinématographique, en l'occurrence le producteur Robert Evans, qui a l'idée, après le *Bal des Vampires*, de confier à Roman Polanski un film d'horreur, de lui assigner une spécialisation pour l'avenir, une orientation, sentant que Polanski a la trempe et le profil pour satisfaire cette demande du public : aller aux limites, sonder le bien et le mal au cinéma.

Polanski, lui, avant d'accepter le projet de *Rosemary's baby*, ce qu'il avait en tête c'était un film sur le ski, parce qu'il adore le ski : vous parlez d'un déviant. Son succès

vient en partie de ce qu'il a été recruté pour ça, traiter le bizarre et l'horreur. Il y a eu une bonne adéquation, une bonne entente entre certaines de ses directions de travail à lui, et les gens des compagnies cinématographiques qui attendaient ça de lui. Et maintenant les bonnes gens veulent brûler le bon gars qui les a divertis.

Le bonus de *Chinatown*, c'est manifeste, utilise les mêmes entretiens avec Evans et Polanski que le bonus de *Rosemary's baby*. Là Evans insiste en disant qu'il souhaitait un réalisateur européen pour ce film, il voulait une vision européenne de l'Amérique, sous-entendu parce que notre vieux continent a plus de finesse culturelle dans sa vision du bien et du mal ; on frémit aujourd'hui devant l'Amérique bien pensante qui se déchaîne contre les partisans « dégénérés » du cinéaste. L'Amérique joue les innocentes après avoir tant demandé et tant provoqué.

Pour l'instant, le personnage à qui Roman Polanski ressemble le plus, à mes yeux c'est Oliver Twist. Quand on lit Dickens, on voit d'ailleurs très bien ce romancier utiliser et montrer, avec un humour noir à la Swift, le mécanisme où le garçon intelligent et sensible, plongé dès la première heure dans un destin d'une terrible noirceur, est, par déplacement psychique, par amalgame et par haine, calomnié, et taxé de tous les défauts et tares.

« Ce fut une chose étrangement solennelle de l'entendre énumérer, dans la chambre qu'envahissait l'ombre, tous les maux et toutes les avanies qu'il avait dû subir par la faute de ses semblables. » Elles ne sont pas rares les phrases du roman *Oliver Twist* qui à la manière de celle-là, semblent parler de Roman Polanski. Penser que ce gars a bien voulu deux fois encore donner la vie et refaire des enfants à l'automne de sa vie, c'est envers le genre humain d'une magnanimité à peine concevable. Quel magnifique personnage, en énergie.

Devant la violence des réactions à l'article paru dans *Libération*, je fais face avec un deuxième article plus développé que j'ai accroché là, et qui s'intitule [Loyauté](#). Article où ces considérations ne figurent pas car elles l'affaibliraient peut-être, lui donnant un tour particulier, personnel ; il me semble qu'il ne vaut mieux pas se disperser.

Mon argumentation propre, je la sais très solide. Je suis romancière et j'ai travaillé longtemps à ces amours avec écarts d'âge ; quand on écrit des romans on est alternativement les personnages masculins et féminins, je connais ces situations et les ai étudiées. Il est temps de dénoncer chez de nombreuses femmes, qu'elles soient conservatrices ou prétendument féministes, une revendication à l'irresponsabilité. Ce n'est pas ainsi

qu'elles grandiront leur cause ; elles pensent basement y améliorer leurs affaires, ce n'est pas joué et, pour leurs destins, elles se sabordent.

Dominique Sels

30 octobre 2009

[articles de Dominique Sels](#)

[www.chambreloup.fr](http://www.chambreloup.fr)

À propos de l'auteur : notice sur [wikipedia](#).  
[Dominique\\_Sels cliquez ICI](#)